

Portrait de Jean-Pierre Issenhuth **Entretien avec Yvon Rivard et François Hébert**

Jean-François Bourgeault

Volume 53, numéro 2 (294), janvier 2012

Hommage à Jean-Pierre Issenhuth

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bourgeault, J.-F. (2012). Portrait de Jean-Pierre Issenhuth : entretien avec Yvon Rivard et François Hébert. *Liberté*, 53(2), 7–15.

HOMMAGE À JEAN-PIERRE ISSENHUTH
JEAN-FRANÇOIS BOURGEAULT

PORTRAIT DE JEAN-PIERRE ISSENHUTH

**Entretien avec Yvon Rivard
et François Hébert**

Le 28 août 2011, *À contre-temps*, l'émission de la revue *Contre-jour* sur Radio Spirale, était consacrée à Jean-Pierre Issenhuth. Nous en proposons ici un extrait. Nous ne saurions cependant trop vous inciter à écouter cet entretien dans son entièreté. Pour ce faire, il suffit de vous rendre à <http://radiospirale.org/capsule/portrait-de-jean-pierre-issenhuth>.

Jean-François Bourgeault — Vous qui avez bien connu Jean-Pierre Issenhuth, j'aimerais, pour commencer, que vous me parliez de votre première rencontre avec lui.

Yvon Rivard — Je n'ai plus souvenir de l'année exacte, mais Guy Lafond m'a un jour raconté que Rina Lasnier lui avait parlé d'un jeune poète très intéressant. Il m'a encouragé à lire ses poèmes, que j'ai ensuite fait lire à François. C'est à la suite de cela que nous l'avons fait entrer à *Liberté*.

François Hébert — Tu affirmes qu'Yvon et moi avons bien connu Issenhuth ; cela ne veut pas dire grand-chose, car ce n'était pas quelqu'un qui se révélait facilement. Il était simple, très chaleureux, très généreux, mais il était aussi très mystérieux et assez difficile à prévoir, en quelque sorte, que ce soit dans ses goûts, dans ses choix, ses passions, ou ses petites colères aussi.

Y. R. — C'était un solitaire. Je l'appelais « le Thoreau de Laval-Ouest » et, si ça trouve, il était encore plus solitaire que Thoreau. Thoreau ne voyait pas beaucoup de monde, mais Jean-Pierre encore moins.

F. H. — En fait, je crois qu'il voyait beaucoup de gens, mais de façon discrète. Lorsqu'il était à *Liberté*, par exemple, il tenait beaucoup à suivre les jeunes poètes et il fouillait beaucoup les petites revues, de collègues au besoin, pour y découvrir de nouvelles voix. Il venait ensuite nous les présenter, modestement, en nous disant : il y a peut-être une piste là. C'était un détecteur de talents et, en ce sens, il n'était pas si solitaire. Il faut aussi ajouter à cela son travail, qui était un immense pan de sa vie. Il a été professeur, d'abord, à la Commission des écoles catholiques de la ville de Montréal, ce qui l'amenait à fréquenter beaucoup de monde. Il a ensuite été orienteur, puis conseiller pédagogique. Il avait ainsi tous les cas difficiles à régler, et ce, dans une école de l'est de la ville qui était déjà fort difficile.

Y. R. — J'imagine bien qu'après une journée de travail dans une école à problèmes de Hochelaga-Maisonneuve, il devait, en effet, avoir envie de se concentrer sur son jardin, ses carnets, ses lectures. Je n'oserais pas dire qu'il était misanthrope, mais il est certain que sa préférence allait à la nature avant tout. Dans son carnet à paraître¹, par exemple, il raconte un voyage qu'il a fait sur la Côte-Nord et, au moment où il vient de dépasser Baie-Comeau, il affirme : « Le vrai cœur du Québec est ici, les régions moins éloignées et plus peuplées sont des prolongements décoratifs. » Cela dit tout.

F. H. — Son rapport avec la nature était effectivement un des grands aspects de sa personnalité.

Y. R. — Si on aborde son rapport à la nature, à l'espace, on va tout

1. Jean-Pierre Issenhuth, *La géométrie des ombres*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2012. Vous trouverez un extrait de *La géométrie des ombres* dans cette revue, à la page 40.

de suite déboucher sur la relation qu'il a entretenue, à la fin de sa vie, avec la science, et ce, au détriment, un peu, de la poésie et de la littérature. Il y a pourtant une sorte de boucle dans sa fascination pour la science : Jean-Pierre, il ne faut pas l'oublier, venait de la terre et la science était pour lui un moyen d'y retourner. Plus de la moitié des lectures qu'il a faites au cours des quinze dernières années de sa vie étaient consacrées à la physique contemporaine. Cette fascination prolongeait celle du jardinier qui souhaitait connaître mieux les sols afin d'en tirer les meilleurs légumes, les meilleurs fruits. Cela était également lié à ses interrogations sur l'espace, mais aussi à la littérature. Quand il lisait, son critère pour définir si une œuvre était bonne ou non, ce n'était pas sa capacité à imiter le réel, mais sa capacité d'invention et de précision, qu'il semblait observer, aussi, dans cette grande machine qu'est l'univers. Il y a là quelque chose de fondamental chez lui, et qui était à la base de sa pensée, de sa démarche, de sa vie.

J.-F. B. — C'est là une chose qu'on retrouve dans ses carnets. Ce qui le fascinait dans les sciences, dans les mathématiques, dans la physique, ce sont les concepts de suffisance et de nécessité. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant si les critiques dévastatrices qu'on retrouve dans *Le petit banc de bois*² s'en prennent aux poètes qui s'épanchent tout en n'ayant pas les moyens de cette surabondance.

Y. R. — Je suis content que tu évoques *Le petit banc de bois*. C'est un livre absolument incroyable, de même que fondamental pour connaître Issenhuth. On y entre très précisément dans sa bibliothèque, surtout poétique, et là, on voit, à la trace, ce qu'il aimait et pourquoi, ce qu'il n'aimait pas et pourquoi. Si j'enseignais encore aujourd'hui et que je donnais un cours sur la poésie, je mettrais à coup sûr ce livre au programme. Ce qui y est exemplaire, c'est qu'on y découvre pleinement ce qu'est la poétique de Jean-Pierre. Et celle-ci tient en peu de mots : précision, sobriété, concrétude, accent de vérité, force d'évocation. Tout ce qui ne correspondait pas à cela était frappé de ses foudres ou complètement ignoré.

F. H. — C'est tout à fait juste. J'ai d'ailleurs toujours trouvé paradoxal qu'il ait eu cette relation amicale avec Rina Lasnier, qui n'était

2. Jean-Pierre Issenhuth, *Le petit banc de bois : Lectures libres 1985-1999*, Montréal, Trait d'Union, coll. « Échappées », 2003, 444 p.

en rien un exemple de sobriété ou de concision et qui demeure, somme toute, un poète assez expansif. Je sais que Jean-Pierre s'est par moments interrogé sur ce contraste entre elle et lui... Ce qui est amusant, c'est que ce fameux petit banc de bois qui donne son titre à ce recueil d'articles et de recensions, c'est le banc de bois sur lequel Rina Lasnier allait s'asseoir pour méditer. Et on retrouve là tout Jean-Pierre : le bois, qui était important pour lui, l'adjectif « petit », qui renvoie à sa modestie, à sa discrétion, et puis le banc, c'est-à-dire la station, le calme, la méditation ; cette précision chirurgicale dans le regard porté sur un poème, un texte, un comportement. Comme lecteur, vraiment, rien ne lui échappait. Et s'il était un critique sévère, il était également généreux. Il avait ses têtes de Turcs, mais il n'attaquait tout de même pas tout le monde pour le plaisir de la chose. Par contre, quand il attaquait, il attaquait. Je crois qu'il faut bien souligner qu'au final il était exigeant envers les autres, car il l'était d'abord avec lui-même.

Y. R. — C'est d'ailleurs pour cela qu'il a très peu écrit. Il disait aussi qu'il ne pouvait supporter la littérature qui ne se nourrit que de littérature. Toute littérature qui n'avait pas pour but la connaissance du réel le laissait froid. La connaissance du réel, c'est un de ses grands thèmes. Le réel, c'est ce qu'on voit, mais c'est aussi le prolongement de ce qu'on voit. La littérature n'était donc pas pour lui un pur divertissement, mais une entreprise de connaissance du réel. D'ailleurs, les qualités que j'énumérais tantôt pourraient très bien être celles d'un homme de science. Écrire, pour lui, c'était une exigence de vérité, il ne faut jamais oublier cela.

F. H. — C'était aussi lié au mystère, à l'inquiétude, à l'ouverture constante, au doute. Il parlait souvent dans ses textes du « principe des certitudes ironiques ».

Y. R. — C'est ce qu'il aimait chez les hommes de science : ils sont toujours prêts à tout remettre en question à la suite d'une nouvelle observation. C'est une chose qu'il admirait énormément chez eux. Une fois une théorie énoncée, ils cherchent à la dépasser.

F. H. — Il y avait toujours chez lui une façon de moduler ses affirmations ; il finissait toujours par dire « je ne suis pas sûr », « c'est ce

que je pense », « selon moi », « peut-être que je me trompe », mais il ne se trompait pas souvent !

Y. R. — Ça m'a toujours fait rire un peu. Je ne dis pas que c'était de la fausse modestie, mais c'était la modestie des gens qui savent beaucoup. C'est comme à l'égard des intellectuels, il n'est pas tendre envers eux. Il affirmait souvent, d'ailleurs : « je ne suis pas un intellectuel ». Et moi, je lui répondais : mais Jean-Pierre, tes carnets, tes articles, si ce n'est pas du travail d'intellectuel, qu'est-ce que c'est ? Il lisait environ quinze livres par semaine, il s'intéressait à tout...

J.-F. B. — Il fait une distinction dans *Le cinquième monde*. Il dit : je ne suis pas un intellectuel, j'ai des loisirs intellectuels.

Y. R. — C'est une coquetterie !

J.-F. B. — D'accord, pourtant, l'une des raisons pour lesquelles il n'aimait pas le milieu de la poésie québécoise, c'est qu'on y trouve des gens qui posent en poètes, c'est-à-dire qui trouvent normal d'avoir des subventions, d'être payés pour faire de la poésie, etc. Pour Jean-Pierre Issenhuth, la perspective même d'être un écrivain professionnel était une contradiction dans les termes. Ça ne peut pas être un métier, parce que c'est un surplus, c'est une grâce, dont personne n'a besoin, selon lui.

Y. R. — Il n'aimait pas les gens qui s'en faisaient un métier, mais il a aussi dit, et à plusieurs reprises : quelqu'un qui ne ferait que le métier de poète est sûr de mal le faire. Il faut faire quelque chose à côté de la poésie. Parce que si tu ne fais qu'écrire, tu vas perdre contact avec le réel, et si tu perds contact avec le réel, tout le reste n'est que littérature, comme dit Verlaine. C'est pour ça qu'il avait une véritable passion pour la terre, pour l'éducation aussi. Il adorait son jardin, de même que de s'occuper de ses élèves, c'était pour lui une façon de garder contact avec le réel. Son fameux Restaurant Lafleur dans l'est de Montréal participait à cela aussi. D'ailleurs, à l'entendre, il n'aurait jamais pu écrire ce qu'il a écrit s'il n'avait pas fréquenté ce lieu-là. Il y était près du « vrai » monde, près du réel...

F. H. — Avec sa serveuse Jackie...

Y. R. — Et on sentait que ça l'enracinait.

F. H. — Gilles Cyr et moi y sommes allés le surprendre là, un matin, vers cinq heures...

Y. R. — Il avait quand même son réseau. On a beau dire qu'il était méchant avec beaucoup de gens, il a très bien écrit sur les gens qu'il aimait. Gilles Cyr est un parfait exemple de poète qu'il appréciait. Il le dit dans sa préface au *Petit banc de bois* : comme critique, sa force et sa faiblesse, c'est qu'il n'était pas très réceptif. Il fallait qu'on le convainque que c'était bon. Il y avait donc une espèce de combat avec l'auteur. Quand l'auteur avait la chance de gagner ce combat, il était accepté pour toujours. On peut penser à Gilles Cyr, donc, Jean-Marc Fréchette, Jacques Brault, Robert Melançon.

F. H. — J'ai réussi à le corrompre une fois en l'emmenant dans un colloque sur Jacques Brault à l'Université de Sherbrooke, pour lequel il avait fait un texte très intéressant sur son rapport à la poésie et un poème de Jacques Brault. Je l'ai aussi traîné à un colloque sur Gaston Miron, où, là, il s'est débattu avec son rapport à Miron, avec lequel il n'avait pas tellement d'atomes crochus. Il le voyait comme quelqu'un d'un peu tonitruant, de bavard, un peu écrivain à la manière d'Alain Grandbois, mais il a tout de même continué à lire Miron pour y trouver, par exemple, des traces de Saint-Denys Garneau, comme s'il y avait eu une double tentation chez Miron : une tentation Grandbois, une tentation Garneau. Il s'est donc battu avec Miron jusqu'à y trouver quelque chose qui lui convenait un peu plus, quelque chose qui, enfin, lui parlait.

Y. R. — C'était vraiment sa façon de faire : il travaillait toujours sur un aspect très précis d'une œuvre. Je me souviens d'avoir entendu sa communication sur Jacques Brault à Sherbrooke ; il l'avait faite tout entière sur un seul poème. Elle durait vingt minutes, et il y avait travaillé quatre mois.

F. H. — Oui, il s'était penché sur « Nocturnes », afin d'y trouver un fil conducteur qui liait ce poème à deux autres poèmes semblables chez Jacques Brault. Il travaillait vraiment comme un géomètre.

Y. R. — Tout à fait. Ce n'est pas pour rien que je l'appelais le Thoreau de Laval-Ouest : Thoreau était arpenteur et il y avait quelque chose de cet ordre, également, chez Jean-Pierre. Il avait une façon de lire que je n'ai comprise que sur le tard. Je donne un exemple : je n'aime pas Thomas Bernhard que Jean-Pierre adorait. Un jour, je lui ai donc demandé de me convaincre d'aimer Bernhard. Par la suite, je reçois une lettre dans laquelle il me cite une phrase de Bernhard, une phrase qu'aurait pratiquement pu écrire Peter Handke, un de mes écrivains fétiches. Alors, bien sûr, j'étais admiratif. Wow ! C'est Thomas Bernhard qui a écrit ça ? Alors Jean-Pierre me répondait : « Oui, mais attention, il n'y en a pas beaucoup des comme ça ! »

F. H. — C'était sa façon de te convaincre.

Y. R. — Voilà. Il disait souvent que lorsqu'il trouvait une seule chose qu'il aimait dans un livre, ça suffisait pour que le livre ait rempli sa mission. Je reviens à l'homme de science qui cherche quelque chose. Chaque livre était pour lui une avancée dans sa quête du réel. Il lui suffisait de glaner un truc ici, un autre là. C'est comme ça qu'il aimait Houellebecq, ce qui a toujours été un grand mystère pour moi. Il affirmait que les gens qui prétendent que Houellebecq a un style « plate » n'y comprenaient rien : Houellebecq a le style des hommes de science. Il est dans la précision clinique. Pas d'enflures romantiques — Jean-Pierre n'aimait pas les romantiques, on le sait très bien. D'ailleurs, j'y ai goûté évidemment, moi qui le suis.

F. H. — C'était quelqu'un de très critique face à la société. Je crois que c'est ce qu'il aimait d'abord chez Houellebecq, mais chez Philippe Muray aussi. Il avait également un faible pour Guy Debord et un certain nombre de penseurs anarchistes sur les bords. À cet égard, s'il pouvait être gentil avec le Québec, mais pas tant que ça, on ne peut pas dire qu'il portait un grand amour à la France.

Y. R. — Il avait beaucoup de mal avec la France. Mais de tous les êtres que j'ai connus, y compris les Québécois, c'est le seul qui avait un tel amour du Québec, et même un amour quasi inconditionnel du Québec. Lorsqu'il était à *Liberté*, il nous faisait la leçon parce qu'on snobait notre patrimoine littéraire. Par exemple, on n'aurait jamais lu quelque chose comme *Jean Rivard, économiste* d'Antoine Gérin-

Lajoie, dont il a fait une préface³. De même avec Nelligan, qu'il a aussi préfacé⁴. Donc, ces auteurs, que nous on snobait un peu, lui, il les défendait : « Ce sont des auteurs très importants, pourquoi est-ce que vous ne les lisez pas ? »

F. H. — Je crois que c'est dû au fait qu'il adoptait par rapport à eux un point de vue astral, en quelque sorte. Il arrivait ainsi de loin avec quelque chose, au final, d'assez pointu sur Nelligan ou Jean Rivard. Il prenait ainsi trois, quatre poèmes chez Nelligan, trois, quatre détails chez Gérin-Lajoie, et il travaillait à partir de cela. *Jean Rivard, économiste*, c'est quand même long et, on s'entend, ce n'est pas si bon que ça...

Y. R. — Non, mais quand on lit sa préface, on se dit : mon doux, il me manque quelque chose, je dois absolument lire ça. J'ajouterais que son amour du Québec remontait à la Nouvelle-France. Je pense qu'il se mettait dans la peau de ces gens qui n'avaient rien. Il ne faut pas oublier que Jean-Pierre était très axé sur la paysannerie. Son grand rêve, il l'a déjà écrit, c'était d'avoir une ferme.

F. H. — Il en avait une, en quelque sorte, une petite ferme, à Fabreville ; il élevait des lapins en cachette de ses voisins ! C'était quelque chose, son petit domaine de Fabreville. On avait un peu l'impression de se trouver dans l'île de Robinson Crusoe : Jean-Pierre y était parti de zéro, que ce soit pour la construction de sa cabane ou l'élaboration de son potager. Et la cabane était très impressionnante, je peux en témoigner. Son potager aussi, d'ailleurs... Au fond, c'était un être végétal. J'aimerais vous lire d'ailleurs un de ses poèmes intitulé « La poésie », qui illustre bien la chose :

La poésie

Pour les astres chasseurs

Visiteurs de ton nid

Femme à la tour des voix

L'élan des fleurs élève

3. Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, le défricheur* (suivi de *Jean Rivard, économiste*), préface de Jean-Pierre Issenhuth, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1993, 461 p.

4. Émile Nelligan, *Des jours anciens*, poèmes choisis et présentés par Jean-Pierre Issenhuth, Paris, La Différence, coll. « Orphée », 1989, 127 p.

Son larcin à la terre
Le parfum de l'exil

On voit bien l'élévation, et le rythme, qui est la poésie. Et la poésie et la fleur, c'est la même chose. On voit que la poésie a triché, la poésie a volé quelque chose à la terre. Donc, il faudrait y retourner. En même temps, il y a « les astres chasseurs », cet appel du haut...

J.-F. B. — Mais jusqu'à quel point peut-on vraiment parler d'abandon de la poésie dans son cas ? Car la science, chez lui, ne serait-elle pas la continuation de la poésie par d'autres moyens ?

F. H. — J'ai une réponse rapide à cela, qu'il faudra certainement nuancer par la suite : tout s'en va dans toutes les directions dans son œuvre. Il y a ainsi, chez Issenhuth, une sorte de recherche du plus lointain, un désir d'aller chercher là-bas, là-bas quelque chose, afin de pouvoir tout rassembler. Or, la science aussi va chercher des choses au loin, et c'est ainsi une démarche quasiment poétique qu'il entame avec elle. On le voit, par exemple, quand il observe ses canards : ceux-ci se promènent à gauche, à droite, et Jean-Pierre trace la géométrie de leurs déplacements. Comme si les canards pouvaient de la sorte lui apprendre quelque chose sur la science, sur Dieu, sur la terre, sur lui-même, sur l'humanité. Le monde, ainsi, est métaphorique. Et si le monde entier est une métaphore, la poésie n'en est plus qu'une part congrue, finalement. C'est peut-être pour ça qu'il a abandonné la poésie, ou qu'il s'est dit : « Bof, ce n'est qu'une petite chose, la poésie, dans tout ça. »